



SCÈNE XIII.

LES FILLES SAVANTES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par M. Angel. pseudon.

Représentée pour la première fois sur le théâtre de la Porte-Saint-Antoine,
le 4 mars 1838.

a. j. R. ————— Eustache

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
MARIA.	M ^{lle} ADÈLE MARTIN	LÉON, frère de Cécile et	M. DUVAL.
CÉCILE.	M ^{lle} GRANDVILLE.	cousin de Maria	M ^{me} BOIS-GONTIER
ARTHUR, leur cousin.	M. OSCAR.	HONORINE, servante.	M. ADOLPHE.
UN MESSAGER.	M. MOURET.	TOM, domestique.	

La scène se passe à Bordeaux.

Le théâtre représente un cabinet d'étude.

SCÈNE I.

MARIA, compulsant une carte de géographie, CÉCILE, tenant un journal.

CÉCILE, lisant.

« Il est de nouveau question d'une alliance entre la Russie et la Perse.
» Au départ des dernières dépêches, le Schah paraissait dans les meilleures dispositions. »

MARIA, faisant manœuvrer son compas.

Si je comprends un mot à tout ce qui se passe en Espagne... Ces généraux sont d'une ignorance dont rien n'approche.

CÉCILE.

Vous verrez qu'au moment de tout conclure, ils feront encore quelque sottise.

MARIA.

Ah ! si j'étais là...

CÉCILE.

Et moi, donc !.. Mais hélas ! nous oublions toutes deux, ma cousine, que nous ne sommes que de pauvres femmes et que, par conséquent, le soin de gouverner, de combattre, ne nous appartient pas.

Harvard College Library

From the Library of

Ferdinand Bôcher

Gift of James H. Hyde

April 17, 1902

Digitized by Google

115 24 193

MARIA.

Les hommes s'entendent trop bien pour vouloir nous céder la moindre de leurs prérogatives révoltantes.

CÉCILE.

Pourtant, on a bien autant de mérite qu'eux... (Se levant.) Je ferais un excellent diplomate.

MARIA, de même.

Moi, un superbe militaire... L'autre jour, j'ai essayé un schako de lancier, oh ! si tu savais comme il m'allait bien : j'étais jolie comme un ange... un ange de lancier ; car Dieu merci, on a l'air guerrier, et s'il fallait donner des coups de sabre, on ne bouderait pas.

Aria de Farinelli.

A mon aspect, on verrait l'ennemi
S'enfuir tout rempli d'épouvante,
Ou bien, d'une voix suppliante,
Sans nul retard me demander merci.
Alors, en cette circonstance,
Moi, je fais acte de puissance ;
Lorsqu'il faut commander, oui-dà,
La femme est toujours bonne là.
Mon Dieu ! mon Dieu ! le bel état ;
Ah ! je voudrais être soldat !..

Mon Dieu ! etc.

ENSEMBLE.

CÉCILE.
Chacune son goût, son état ;
Elle voudrait être soldat.
D'autres travaux succèdent aux combats,
Et, pour rétablir la balance,
Moi, je règle au nom de la France,
Les intérêts des différents états.
Vainement on use d'adresse,
Plus que tous j'ai de la finesse,
Car lorsqu'il faut ruser, oui-dà,
La femme est toujours bonne là.
Mon Dieu ! mon Dieu ! le bel état ;
Je voudrais être potentat.

Mon Dieu, etc.

ENSEMBLE.

MARIA.
Mon Dieu, mon Dieu ! le bel état !
Ah ! je voudrais être soldat.

SCÈNE II.

LES MÊMES, HONORINE.

HONORINE.

Ah ! mon Dieu, quel événement ! mamzelles, quel événement ! qu'est-ce qui se serait jamais attendu à ça.

MARIA.

Aurais-tu cassé quelque chose dans la cuisine ?

HONORINE.

Ah ! ben oui, il ne s'agit pas de ça... Vous savez ben Claude Gillot, le petit mécanicien d'en face qu'est parti, v'là un an, pour Paris, avec un secret, que personne ne voulait y croire... On se fichait de lui, à Claude Gillot... Eh ben ! mamzelles, le v'là revenu à Bordeaux, riche comme tout, et mis... ah ! Dieu... une redingotte de velours et des bottes sans coutures ; un vrai milord d'Angleterre, quoi !

CÉCILE.

Il a donc fait fortune ?

HONORINE.

Fièrement fortune, allez ! Lui qu'était un ladre fini, il ne regarde plus à la dépense... il paie à boire à tout le monde, même qu'il m'a proposé un verre de rhum.

MARIA.

Et tu as accepté ?

HONORINE.

Du rhum! si donc!.. de l'eau-de-vie, je ne dis pas... Il paraît qu'il a vendu son secret, mais là, bien... c'était un secret à la vapeur.

MARIA et CÉCILE.

A la vapeur!

HONORINE.

Eh! oui, puisqu'on y fait tout aujourd'hui... c'est tout de même une belle invention.

Air : J' n'ai pas l' sou.

La vapeur, (bis.)
 Répète chacun en chœur,
 La vapeur, (bis.)
 A not' siècle fait honneur!
 On y fait, mamzell', du pain,
 On y fait du parchemin,
 On y fait, j' crois, des bonbons,
 On y fait mém' des jupons.
 La vapeur, etc.
 On pourra, sous peu, l' matin,
 Ben déjeuner à Pantin,
 De là dîner à Berlin,
 Puis souper Chaussé'-d'Antin.
 La vapeur, etc.

Bref, beaux discours .. beaux projets...
 Et grands hommes... et poulets...
 Faillites... et cœtera,
 Qui fait éclore tout ça?
 La vapeur, etc.

La vapeur, voyez-vous, mamzelles, ça m'enleverait!.. Aussi, quoique je sache pas lire, je me sens appelée à conduire queuque grande entreprise oussqu'on gagne gros sans se donner beaucoup de mal... Je l'inventerai plutôt, et peut-être ben sans qu'il soit loin d'ici... car je peux vous dire ça, à veus... dans ce moment, je suis sur la piste d'un chemin de fer d'un nouveau genre.

CÉCILE, riant.

De ta façon?

HONORINE, fièrement.

De ma façon!.. c'est avec des légumes... je taille, je coupe, je découpe... ça marche tout seul... j'en suis déjà à ma dixième lieue.

MARIA.

Dix lieues, mais où donc?

HONORINE.

Dans ma cuisine... tout ça est censé.

CÉCILE.

Pas trop.

HONORINE.

Les oignons comptent pour un quart de lieue, les navets pour une demie, et les carottes pour une lieue tout entière... Ah! si je pouvais trouver à vendre mon secret aussi cher que Claude Gillot a vendu le sien...

SCENE III.

LES MÊMES, LÉON.

LÉON.

Eh bien! vous ne pensez donc pas à votre toilette? dans une heure nous-partons pour Mérignac; les ânes sont déjà arrivés.

MARIA, avec mépris.

Oh! une partie d'ânes...

CÉCILE.

Si c'était encore une promenade à cheval.

MARIA.

Nous n'irons pas.

LÉON.

Comment, lorsque j'ai tout préparé.

CÉCILE.

Des travaux importants nous réclament.

LÉON.

Oui, toujours vos rêveries.

MARIA.

Des rêveries!.. savez-vous bien, monsieur mon cousin, que si vous voulez devenir un jour mon mari, il faudra vous montrer plus respectueux.

LÉON.

Voyons, Maria, au lieu de vous poser le poing sur la hanche comme les preux du moyen-âge, soyez assez bonne pour raccommoder la déchirure que j'ai faite à mon habit en accourant vous prévenir.

MARIA, indignée.

Moi, raccommoder votre habit, ah! laissez-moi, monsieur.

LÉON.

Ma cousine...

MARIA.

Je vais étudier la factique.

(Elle sort.)

LÉON, allant à Cécile.

Ma sœur, je t'en prie...

CÉCILE.

J'ai besoin de réfléchir sur l'équilibre européen.

(Elle sort.)

LÉON.

A qui recourir, maintenant?.. ah! Honorine...

HONORINE.

Je retourne à mon chemin de fer!

(Elle sort fièrement.)

SCÈNE IV.

LÉON, furieux.

Remuez donc ciel et terre afin de trouver des ânes, rassemblez vos amis, pour être traité de cette manière... ah! mesdemoiselles, je suis las de vos caprices, et j'irai sans vous à Mérignac... sans vous je m'amuserai... oui, je réparerai moi-même... mais du fil... une aiguille... ah! dans cette boîte... bon! de la poudre... c'est sans doute dans celle-ci... des balles maintenant... partout des munitions de guerre, vous verrez que les malheureuses nous feront sauter... enfin!.. l'aiguille est toute rouillée... aie! je me pique... du courage... aie! aie!.. c'est fini, je ne pourrai jamais... Dieu! que ça me cuit... le diable emporte les...

SCÈNE V.

LÉON, ARTHUR.

ARTHUR, à la cantonade.

Il n'y a donc personne dans cette maison?.. holà! quelqu'un.

LÉON, se retournant.

Arthur!

ARTHUR.

Léon!.. enfin, je trouve à qui parler... embrassons-nous, mon cher cousin, embrassons-nous encore.

LÉON.

Par quel hasard...

ARTHUR.

Rien de plus simple... depuis un mois nos salons parisiens sont déserts, et j'ai profité de la belle saison pour venir faire un tour à Bordeaux... Y a-t-il long-temps que nous ne nous sommes vus!

LÉON

Dam! voilà trois ans.

ARTHUR.

Trois ans, c'est un siècle... A propos de siècle, comment se porte ton père?

LÉON.

Bien... il est à la Bourse.

ARTHUR.

C'est juste, un négociant... Et la sœur?.. et notre cousine Maria?

LÉON.

Quand tu es entré, je les envoyais à tous les diables.

Bah!

ARTHUR.

Des ânes m'attendent, mon ami.

LÉON.

Eh bien ! il faut rejoindre ces messieurs.

ARTHUR.

Regarde.

LÉON, montrant son bras.

Un accroc !.. c'est l'affaire du tailleur.

ARTHUR.

Oui, mais le tailleur demeure à l'autre bout de la ville, et si ces demoiselles...

LÉON.

Je comprends, elles n'ont pas voulu se déranger de leur toilette.

ARTHUR.

De leurs folies, car je ne sais quelle funeste influence a soufflé sur elles, mais elles ne sont plus reconnaissables, Cécile se croit un Talleyrand femelle, et Maria un Napoléon en jupons.

LÉON.

Comment, de pareilles idées ont aussi gagné la province, et nous qui croyions avoir à Paris le monopole des extravagances... (Riant.) Ah ! ah ! c'est charmant.

ARTHUR.

Charmant, charmant, cela te plaît à dire ; mais si, comme nous, tu avais à en souffrir du matin au soir...

LÉON.

Vous ne savez pas vous y prendre.

ARTHUR.

On t'attendait pour ça !

LÉON.

Peut-être... mais, dis-moi, ta sœur Cécile doit être bien jolle ?..

ARTHUR.

Mais oui, assez.

LÉON.

Dam ! elle promettait beaucoup, et je me rappelle avec plaisir certains projets de famille.

ARTHUR.

Vraiment !

LÉON.

Oui, oui, ton père en écrivait encore au mîen deux mots dernièrement... c'est même un des motifs de mon voyage, je viens faire plus ample connaissance avec ma future... Quant à Maria, je connais tes intentions à son égard, farceur !.. nous ferons les deux noces en même temps.

ARTHUR.

Eh bien ! nous avons le temps d'attendre, tant que dureront leurs lubies...

LÉON.

Laisse donc, tu verras... Est-ce qu'on peut résister à un cousin reçu dans les premiers salons de Paris et renommé pour jouer la comédie de société.

ARTHUR.

Pour jouer la comédie ?

LÉON.

Cela t'étonne... mais tu ignores donc que la passion dominante de cet hiver a été d'imiter les acteurs en vogue... l'hôtel Castellane me comptait au nombre de ses plus fervens disciples... troupe délicieuse... remplie de bon ton... les bouche-trous y étaient excellens... ainsi, juge des chefs d'emploi... (Avec fatuité.) J'étais chef d'emploi !.. ce qui ne m'empêchait pas de remplir les rôles les plus opposés.

ARTHUR.

Toi !..

LÉON.

ARTHUR.
Air du galop de Gustave.
Esprit, gaité,

Diversité,
 De tout temps ce fut ma devise ;
 Rôle parfait,
 Rôle incomplet,
 A tout je donne un cachet.
 Du spectateur,
 En bon acteur,
 Lorsque j'excite la surprise,
 Mille bravos,
 Toujours nouveaux,
 Récompensent mes travaux.
 D'un villageois
 Sournois,
 Parfois
 Je rends la balourdise ;
 Tantôt pimpant,
 D'un élégant
 J'ai le ton et la mise ;
 Puis, l'air altier,
 D'un gros banquier
 Admirez l'encolure,
 Ou d'un portier,
 Bien tracassier,
 Voyez en moi l'allure.
 Parlant de chiens, de chats,
 Portant à mon bras
 Un cabas,
 Me voilà vieille femme, hélas !..
 Et même, au besoin je déclame.
 De maint drame sanglant,
 Quand arrive le dénouement,
 Moi, je poignarde ma dame !..
 On ne peut pas plus proprement,
 Esprit, gaité, etc.

Enfin, c'est devenu chez moi une véritable passion... même en voyage mes costumes m'accompagnent... Mais conduis-moi vers mes cousines... je suis impatient...

LÉON.

Ah bien ! oui, tu crois qu'elles vont te recevoir comme ça... trouve bon que je les prévienne auparavant de ton arrivée.

ARTHUR.

Soit... dis-leur qu'un jeune voyageur demande à leur présenter ses hommages, qu'il est aimable, spirituel, pas mal tourné de sa personne... enfin, nomme-moi, c'est tout dire. (Sortie de Léon.)

SCENE VI.

ARTHUR, puis TOM.

ARTHUR.

Je suis sûr qu'elles vont s'empresser d'accourir... un futur !.. un Parisien !.. il y a bien de quoi leur faire tourner la tête... ces petites provinciales sont si gauches, si empruntées !..

TOM, en entrant.

C'est indigne !.. c'est abominable !..

ARTHUR.

Qu'est-ce donc, Tom ?

TOM.

Ah ! monsieur, quelle maison !.. on ne dira toujours pas que c'est la maison du bon Dieu... me refuser ainsi, si c'est permis.

ARTHUR.

On t'a refusé quelque chose ?

TOM.

Vous savez qu'au lieu de monter comme vous au salon, je suis allé tout droit à la cuisine, parce que la cuisine, voyez-vous, c'est la patrie des domestiques.

Va donc !

ARTHUR.

TOM.

Là, j'ai trouvé un être qui avait tous les symptômes d'une cuisinière... mains rouges... bas bleus... etc., etc., etc. Je m'avance, on ne bouge pas... Je frappe, rien... alors je prends ma petite voix. — Y a-t-il quelqu'un ? — Que voulez-vous, me répond-on brusquement. — Un bouillon, s'il vous plaît. — Passez votre chemin, bonhomme, nous ne donnons que le samedi aux mendiants. — L'être aux mains rouges me prenait pour un mendiant !.. — Je ne demande pas l'aumône, m'écriai-je d'une voix de basse-taille, je demande un bouillon. — Nous n'en avons point. — Mais... — Non ! — Pourtant... — Non ! — Cependant... — Non, non, non !.. le butor !.. m'interrompte dans mes travaux !.. — Elle appelait ça des travaux... couper des carottes en rond... — Quand j'en étais à ma douzième lieue !.. — Douze lieues dans sa cuisine qui est grande trois fois comme mon mouchoir...

Air : Un homme pour faire un tableau.

Mais la faim me fait tenir bon,
Et bravement près d'la mégère,
Afin d'obtenir mon bouillon,
J'us' de mon éloquence entière ;
La mégère court sans délai...
Vous croyez p' l'être vers la lèche-frite ?
Non, ell' prend le manche à balai,
Alors moi, m'sieu, j'ai pris... la fuite.

ARTHUR, riant.

Pauvre garçon !

TOM.

Il n'y a pas de milieu, m'sieu, ou cette femme est une furie, ou elle bat la breloque... si c'est une furie, je la hais, je la déteste, je l'abhore ; si elle bat la breloque, je la méprise !

SCENE VII.

LES MÊMES, LÉON.

ARTHUR.

Ah ! voici Léon... Eh bien ! mes cousines...

LÉON.

Ne peuvent pas te recevoir tout de suite.

ARTHUR.

Leur as-tu bien dit que c'était moi, Arthur ?

LÉON.

Oui, mais Cécile règle en ce moment les relations du Japon avec la Cochinchine, et Maria est en train de battre don Carlos... elles te prient d'attendre.

ARTHUR.

Comment, elles me feraient faire antichambre... et moi qui croyais...

TOM, à part.

Il paraît qu'ici, tout le monde a reçu un coup de marteau.

ARTHUR, à part.

Cécile aussi !

LÉON.

Eh ! mais, mon pauvre Arthur, comme te voilà devenu rêveur... serais-tu piqué de la réception de ces demoiselles ?

ARTHUR.

Moi, piqué ! allons donc.

TOM, à part.

Il n'est que vexé.

ARTHUR.

Je songe seulement à leur donner une bonne leçon, c'est un service que je veux rendre à toute la famille... mais j'ai beau chercher... ah ! Tom ?

TOM.

Présent, m' sieu.

ARTHUR.

Je t'ai donné quelques fois en m'amusant des leçons de déclamation ?

TOM.

Oui, m'sieu, même que dernièreient, à Chantereine, j'ai produit un effet prodigieux dans un rôle de valet... j'étais nature; je disais :

M'sieu, c'est une lettre,
Qu'on m'a chargé de vous remettre.

ARTHUR.

Eh bien! voici l'occasion de déployer tes talents; à moi les maîtresses, à toi la suivante!

LÉON.

Que prétends-tu faire?

ARTHUR.

Sois tranquille, j'ai en tête un projet excellent... cours à ta partie de campagne, je te répons qu'à ton retour, ces demoiselles seront corrigées... mais ne perdons pas de temps; Tom, suis-moi... Ah! mesdemoiselles, je vous apprendrai à m'accueillir ainsi.

TOM.

Femme aux bas bleus, tiens bien ton bonnet.

ARTHUR, à Léon.

Air des Echos. (Musard.)

Ne me trompant jamais,
Sous peu de mes projets
Tu verras les effets;
Je répons du succès.

LÉON.

Si tout-à-l'heure, Arthur, on me demande,
Le cher cousin?

ARTHUR.

Dis... que le cher cousin,
Je te le commande,
Est parti soudain.

ENSEMBLE.

Ne ^{me} trompant jamais,
_{se}

Sous peu de ^{mes} projets
_{ses}

Tu verras les effets;
Nous verrons
Je répons du succès.
Il répond

SCENE VIII.

LÉON, puis MARIA.

LÉON.

Je n'y comprends rien, mais que sa volonté soit faite... Ma foi! Maria, vous arrivez trop tard, Arthur est reparti.

MARIA.

Reparti!.. il faut convenir que les jeunes gens d'aujourd'hui sont bien exigeans.

LÉON.

Je vous laisse déclamer tout à votre aise, et je cours rejoindre mes camarades. Il y a une heure que nous devrions être partis.

Air du Cheval de Bronze.

Déjà de mes joyeux amis
Au loin retentissent les cris,
Et je veux, sans plus de retard
Donner le signal du départ.

Déjà, etc.

MARIA.

Courez rejoindre vos amis,
A leurs cris, oui, mêlez vos cris;
Moi, j'aime bien mieux, pour ma part,
De la guerre apprendre ici l'art.

SCENE IX.

MARIA, seule.

En vérité, je ne reviens pas de la conduite de mon cousin... ne s'imaginait-il pas que nous allions tout quitter pour lui... qu'est-ce qui pressait donc si fort?... ah! je devine, car ces Parisiens sont d'une futilité... d'une nullité!..

Air de la Marseillaise.

Oui, je comprends son déplaisir,
 Pour lui, la chose était cruelle;
 Il désirait m'entretenir
 D'étoffes, de mode nouvelle.
 Un tel souci jamais ne me troubla;
 Qui, moi, de la coquetterie!
 Ah! l'on est bien au-dessus de cela
 Quand on est sensée... et jolie...
 Pour ne pas être au-dessus de cela,
 Je suis trop sensée et jolie!..

SCÈNE X.

MARIA, UN HOMME, enveloppé d'un grand manteau

L'HOMME, s'avançant avec mystère.

M^{lle} Maria?

MARIA.

C'est moi.

L'HOMME, lui remettant un billet.

Pour vous!..

(Il s'éloigne à pas comptés.)

MARIA.

Une lettre pour moi, mais jamais je n'en recois. Lisons. « L'instant ap-
 » proche où notre sexe prendra une éclatante revanche. Vos plans de
 » campagne deviendront alors indispensables, et de hautes destinées vous
 » seront promises. Pour plus d'explications, attendez-moi dans votre
 » cabinet d'étude; surtout soyez seule. La baronne Palmyre de Volubilis.»
 De hautes destinées me seront promises!.. Du bruit... c'est peut-être la
 baronne... Cécile... quel contre-temps!

(Elle se met à l'écart et serre vivement sa lettre.)

SCENE XI.

MARIA, CECILE.

CÉCILE, entrant sans voir Maria et tenant un billet à la main.

« Votre réputation de sagacité me décide à vous confier un secret d'où
 » dépend le salut de l'Etat... avant une heure vous me verrez; ne quittez
 » point votre cabinet d'étude. Silence et mystère!..

« Le comte de Motus, ancien ambassadeur. »

Je pourrai donc enfin... (Se retournant.) Ciel! Maria...

MARIA, à part.

Comment faire pour l'éloigner?

CÉCILE, à part.

L'Etat est perdu si je ne parviens pas à me débarrasser d'elle.

MARIA.

Si je lui cherchais querelle?..

CÉCILE.

Peut-être qu'en lui lançant quelques mots piquants...

MARIA.

Oui, mais elle est d'une patience admirable.

CÉCILE.

Je la connais, j'aurai un mal incroyable à la mettre en colère.

MARIA.

Essayons toujours.

CÉCILE.

Tentons l'aventure. (Haut.) Bon! voilà encore une fois mes journaux en désordre.

MARIA, haut.
Que c'est ennuyeux !.. mes cartes sont toutes couvertes d'encre... il y a un gros pâté sur Madrid.

CÉCILE.
Il faut avouer qu'il y a des gens bien insupportables.

MARIA.
Ceci s'adresse-t-il à moi ?

CÉCILE.
Pas plus qu'aux autres, mais autant.

MARIA.
Je pourrais m'en formaliser.

CÉCILE.
Eh ! mon Dieu !...

MARIA.
Demander réparation... songez que l'autre jour, au tir, j'ai abattu quinze marionnettes de suite.

CÉCILE.
Est-ce une épigramme ?

MARIA.
Prenez-le comme vous l'entendrez !

ENSEMBLE.

Air de la Tarentelle. (Maette de Portici.)

Mais quel air insolent !
Mais quel ton arrogant !
Qui ne perdrait vraiment
La patience ?

Entre nous, désormais,
Plus de trêve, de paix ;
Ici je bous,

Redoutez mon courroux !

MARIA.
Ah ! de tant d'extravagance,
Vous devriez bien rougir.

CÉCILE.
Avant, de votre démençe,
Cherchez donc à vous guérir.

ENSEMBLE.

Mais quel air insolent, etc.

MARIA.
Ah ! c'en est trop, mademoiselle, et j'en demande raison.

CÉCILE.
Je suis à vos ordres.

MARIA.
Demain, au point du jour !

CÉCILE.
Au point du jour !

MARIA.
Derrière l'orangerie !

CÉCILE.
Derrière l'orangerie !

MARIA.
On vous prouvera si l'on a du courage.

CÉCILE.
La peur est un sentiment qui m'est inconnu.

MARIA, écoutant.
On a remué dans la bibliothèque.

CÉCILE, de même.
Que signifie ?..

MARIA.
On dirait que ce sont les souris !

CÉCILE, avec effroi.
Les souris, ma bête d'horreur !

MARIA, bégayant et reculant.
Oui, mademoiselle, on a du cou...courage.

CÉCILE, de même.

Non, ma...mademoiselle, on n'a pas... pas peur.

MARIA.

Ah! mon Dieu! le bruit redouble.

CÉCILE.

Elles viennent par ici!..

MARIA.

Elles viennent par ici!.. sauvons-nous bien vite... Au secours! au secours!..
(Elle s'enfuit.)

SCENE XII.

CECILE, se tenant sur le seuil de la porte.

Au secours!.. au... eh bien! eh bien!.. elle se sauve... elle me laisse seule... je la reconnais bien là... Le bruit a cessé... ah! si j'osais... (S'avancant à petits pas.) Rien, toujours rien... (Entr'ouvrant la porte de côté.) Tiens! c'est le vent qui agite l'espagnolette... Il faut avouer que cette Maria est bien ridicule avec ses frayeurs... et ça veut commander, faire la guerre... pitié!.. moi, au moins, je possède les qualités d'un bon diplomate, et l'on n'aurait pas beau jeu à vouloir me duper... on vient... c'est lui!

SCENE XIII.

CECILE, ARTHUR, habillé à la française, l'épée au côté, et la poitrine couverte de décorations.

CÉCILE, courant à lui.

Ah! monsieur! que de reconnaissance...

ARTHUR, regardant de tous côtés.

Chât!..

CÉCILE.

Oh! non, laissez-moi...

ARTHUR.

Chut! on pourrait nous entendre.

CÉCILE.

Oh! ne craignez rien; nous sommes seuls.

ARTHUR.

Vous en êtes sûre? (Allant au cabinet de droite.) Personne!.. (Au cabinet de gauche.) Personne!.. (Regardant sous la table.) Personne!.. (Sous les chaises.) Personne!..

CÉCILE.

Que de précautions! ah! je brûle d'apprendre...

ARTHUR, revenant à elle.

Vous avez reçu mon message?

CÉCILE.

Oui, M. le comte.

ARTHUR.

Vous parlez trop haut.

CÉCILE, baissant la voix.

Oui, M. le comte.

ARTHUR.

Vous parlez trop bas. (Cécile fait un mouvement d'humeur.) Eh bien! que dites-vous de ce secret?

CÉCILE.

Mais auparavant, je désirerais le connaître.

ARTHUR.

Comment, vous ne l'avez pas deviné?...hum! un bon diplomate devine.

CÉCILE.

Peut-être que par la suite...

ARTHUR.

Pas si vite.

CÉCILE.

Je parviendrai à...

ARTHUR.

Pas si lentement. (Nouveau mouvement d'humeur de Cécile.) Il s'agit...

CÉCILE.

Il s'agit?..

ARTHUR.

Chut!.. laissez-moi commencer... Il s'agit d'une alliance universelle entre tous les états de l'univers, grands et petits, gros et moyens... Oui, ce fut le rêve de ma vie entière, et j'ai travaillé à l'accomplissement de ce but dans chacune de mes ambassades... J'ai eu quarante-trois ambassades.

Quarante-trois!

CÉCILE.

ARTHUR.

Chut!.. laissez-moi continuer... J'ai partout des agens, à Vienne, à Berlin, à Moscou, à Vaugirard...

A Vaugirard?

CÉCILE.

ARTHUR.

Chut!.. laissez-moi finir... A Londres, à Lisbonne, à Madrid, à la Vilette, partout enfin, excepté à Pékin; et j'ai pensé à vous pour ce poste... Vouddriez-vous aller à Pékin?

Mais...

CÉCILE.

Pas de mais.

ARTHUR.

Car...

CÉCILE.

Pas de car.

ARTHUR.

Si..

CÉCILE.

ARTHUR.

Pas de si... Voulez-vous ou ne voulez-vous pas que je vous envoie à Pékin?

S'il le faut absolument, oui.

CÉCILE.

ARTHUR.

A la bonne heure, et je me félicite de votre résolution. Le peuple chinois est un peuple charmant, facétieux, pas excessivement beau de sa nature, mais ça ne fait rien; et si vous aimez le thé, vous serez très bien ensemble... Ensuite, vous pourrez vous coiffer à la mode du pays; il vous manquera très peu de chose pour avoir l'air d'une véritable... Ah! une question: connaissez-vous la langue chinoise?

Je ne l'ai jamais étudiée.

CÉCILE.

ARTHUR.

Il faudra l'apprendre, ce sera l'affaire de huit jours.

CÉCILE.

Huit jours, pour apprendre le chinois!

ARTHUR.

Mettons-en quinze, et n'en parlons plus... C'est une langue superbe, facile; tous les mots finissent en ki et en kang... Une fois rendue à Pékin, vous devrez vous mettre bien avec l'empereur de la Chine.

CÉCILE.

Bon!..

ARTHUR.

Je ne dis pas: bon; je dis: bien... Vous lier avec les mandarins, leur tirer les vers du nez... rien de plus aisé; ils ne sont pas malins, les mandarins; on prétend cependant qu'ils ont inventé la poudre; mais c'est une calomnie... Puis, vous donnerez de grands dîners... du riz, beaucoup de riz, les Chinois adorent le riz... Voilà les premières instructions, celles qu'en termes de chancellerie nous appelons banales... Quant aux instructions secrètes...

Ah! celles-là...

CÉCILE, dont l'attention redouble.

ARTHUR.

Chut donc!.. vous parlez toujours... Un bon diplomate doit savoir se taire... Les instructions secrètes sont relatées sous ce pli; mais avant de vous donner votre paquet, je vous demanderai si vous êtes brave.

Je crois que oui.

CÉCILE.

Vous n'en êtes pas sûre ? (Voulant se retirer.) Vous ne saurez rien.

CÉCILE, le retenant.

Je me suis trompée ; j'ai voulu dire...

ARTHUR.

Un bon diplomate ne se trompe jamais, ainsi... (Même jeu.)

CÉCILE.

Monsieur...

ARTHUR.

Alors vous êtes donc brave, tant mieux ! car tout n'est pas roses dans le métier d'ambassadeur, et il arrive même des circonstances assez critiques... Tel que vous me voyez, en m'a poignardé dix-sept fois dans ma vie.

CÉCILE, épouvantée.

Dix-sept fois !

ARTHUR.

On m'a toujours guéri...on vous guérira aussi... Ce n'est pas tout.

CÉCILE.

Ah !

ARTHUR.

J'ai été vingt-trois fois empoisonné... j'avais fini par en rire... vous en rir ez également... Ecoutez donc, quand un poste comporte de pareils avantages... cent mille francs par an.

CÉCILE.

Cent mille francs !

ARTHUR.

Les ports de lettres à part... Ensuite un hôtel, des domestiques, des chevaux, toutes les bêtes qui vous feront plaisir... (Lui donnant les papiers.) Vous n'ouvrirez ce paquet qu'à la fin de la journée, je l'exige ; d'ici là, réfléchissez, pesez ce que je viens de vous dire... mais surtout de la prudence.

CÉCILE.

Oh ! soyez tranquille.

ARTHUR.

Chût !.. de la discrétion.

CÉCILE.

N'ayez aucune inquiétude,

ARTHUR.

Chût !.. Je vais travailler à notre mission commune... Vous me reverrez peut-être plus tôt que vous ne pensez... Adieu.

CÉCILE.

Adieu, M. le comte.

ARTHUR.

Air du Courrier de la malle.

Chût !.. Ne dites rien ;

Que le plus profond mystère

Règne, ma chère ;

Chût !.. ne dites rien,

Afin qu'ici tout marche bien.

Ce n'est point un jeu,
Non ! vous taisant, la terre entière
Par nos soins, prospère ;
Si vous parlez, elle est en feu !..

Chût !.. ne dites rien, etc

MARIA.

Chût !.. ne disons rien !

ENSEMBLE.

Gardons un profond mystère

Sur cette affaire ;

Chût !.. ne disons rien,

Afin qu'ici tout marche bien.

(Arthur se retire sur la pointe du pied ; il rencontre Honorine et lui dit : Chût !)

SCÈNE XIV.
CÉCILE, HONORINE.

HONORINE, étonnée.

Hein ? Il ne m'a rien dit.

CÉCILE.

Ah ! j'ai besoin de repos après une première entrevue.

(Elle va pour se retirer.)

HONORINE.

Mamzelle, quel est donc ce monsieur ?

CÉCILE.

Chût !

HONORINE, la poursuivant.

Dites-donc, mamzelle...

CÉCILE, en sortant.

Chût !..

SCÈNE XV.

HONORINE, seule.

Ah ça ! Ms se sont donc donné le mot... Chût ! chût !.. c'est pas une réponse... J'avais cru voir en entrant le particulier qui rôdait tout à l'heure devant les fenêtres de la cuisine... hum ! ça m'a l'air de queuquemalin qui veut m'escamoter mon secret... mais il ne risque rien de prendre garde à lui, il pourrait bien faire connaissance avec le manche à...

SCÈNE XVI.

HONORINE, TOM, mis avec beaucoup d'élégance, un toupet colossal, des besicles bleues et une canne à grosse pomme d'or.

TOM.

M^{lle} Honorine... c'est vous ?

HONORINE.

Oui, m'sieu. (A part.) Ah ! mon Dieu ! c'est mon rôdeur.

TOM.

Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

HONORINE, toute interdite.

Non, m'sieu.

TOM.

Almanzor de Saint-Doute-de-Rien, millionnaire et protecteur de l'industrie en France, résidant d'habitude à Paris, rue Vide-Gousset, n° 577, au troisième, la porte à gauche, il y a un paillason devant, et pour le moment, en tournée à Bordeaux. Partout où il y a un procédé à propager, une invention à encourager, je vole.

HONORINE.

Comment, vous volez?..

TOM.

Je vole prendre connaissance de la chose.

Air : Alerte !

Je vole ! (bis).

Comme la parole,
Grace au courrier ;

Je vole ! (bis).

C'est mon métier.

Parle-t-on d'une découverte ?

Tandis que le public disserte,

On me voit, m'élançant soudain,

Courir par voie et par chemin,

De l'or dans chaque main.

Je vole, etc.

Dès mon début dans la carrière,

Ce fut mon seul bonheur, ma chère,

Et j' devrais être ruiné, vraiment !

Mais plus je donn', c'est étonnant,

Plus il m' reste d'argent.

Je vole, etc.

Le pire, c'est la concurrence,
 Car maintenant dans notre France,
 De tous côtés tendant leurs lacs,
 Combien de gens qu'on nomm' tout bas
 March'nt, hélas!
 Sur mes pas!
 Je vole, etc.

Après cela, il n'est pas besoin de longues explications, je veux tout simplement vous... (Honorine recule.) vous encourager, vous et votre chemin de fer.

HONORINE.

Quoi, m'sieu, vous sauriez...

TOM.

Qu'est-ce que je ne sais pas? je sais tout, je suis comme le...

HONORINE.

Ah! m'sieu, que de bontés!.. (A part.) Et moi qui le soupçonnais... oh! il a ben trop la mine d'un honnête homme.

TOM.

Il y a deux manières de nous entendre.

HONORINE.

Ah! il y en a deux.

TOM.

La première, c'est d'exploiter votre secret vous-même, grace à mes capitaux, car il est bon de vous dire que tout ce que je possède est à votre service... La seconde, c'est si vous l'aimez mieux, de me le vendre... Dans ce cas, quel prix en désireriez-vous?

HONORINE.

Quel prix...

TOM.

Cent mille écus vous arrangeraient-ils?

HONORINE, toute joyeuse.

Oh! monsieur...

TOM, feignant de se méprendre.

Nou... eh bien! cinq cent mille francs alors?

HONORINE.

Monsieur...

TOM.

Pas encore... Un million?

HONORINE.

Monsieur...

TOM.

Deux millions?

HONORINE.

Mons...

TOM.

Trois millions?.. J'irai jusqu'ou vous voudrez, mais je dois cependant vous faire observer que trois millions me paraissent un prix assez raisonnable; je n'ai encore rien payé d'aussi cher... (Honorine veut parler.) Songez que c'est au comptant, je ne travaille jamais autrement... (Même jeu.) Non, vous ne trouveriez pas sur la place un seul billet signé: Almanzor de Saint-Doute-de-Rien... (Même jeu.) On ne connaît pas ma signature sur la place... Allons, je vois que vous entendez raison... Votre main. (Honorine la lui donne, Tom frappant dedans.) C'est une affaire faite.

HONORINE, faisant la grimace.

Dieu! comme il tappe fort.

TOM.

Vous toucherez vos fonds dès demain, et vous me remettrez en échange le secret et un reçu signé de votre main, de votre blanche main.

HONORINE, à part.

(Il la lui secoue.)

Il va me la rendre toute noire, c'est sûr.

TOM.

Maintenant que nous voilà quittes et bons amis...

HONORINE.

Quittes?

TOM.

C'est une façon de parler... Je puis vous dire l'emploi de mon emplette, c'est un mariage que je veux faire entre la mer Morte et la mer Rouge.

HONORINE.

Comment ?

TOM.

Oui, votre chemin de fer me servira à les unir. On se plaint depuis longtemps que le commerce de la mer Rouge devient d'une pâleur effrayante et que la mer Morte manque de mouvement... Je corrigerai tout cela ; j'ai un plan admirable... une société par actions... De grandes dépenses sans doute, mais les bénéfices!... ah ! les bénéfices font dresser les cheveux... Il y aura des montagnes à couper, des forêts à abattre... des mers à dessécher... des petites, (les grand's mers on les respecte...) la pierre... le bois... le poisson... jugez!.. car il y a beaucoup de poisson dans la mer.

HONORINE.

Dame ! il y a la raie, qu'est d'un cher pour le moment...

TOM.

Le thon... nous ne manquerons pas de thon.

HONORINE.

Le rouget.. Ils sont à six liards pièce.

TOM.

Six liards... rien que ça seulement... ensuite, le requin, le marsouin, le fretin... c'est sans fin et pas du tout vilain... Nous ne pourrons jamais débiter tout ça... nous serons obligés de faire de la colle de poisson... oh ! nous serons obligés de faire des colles... Et la baleine que j'oublie... oh ! Dieu ! la baleine, ma chère... Nos actions doubleront, tripleront de valeur... Ah ! ils ont eu bon nez ceux qui en ont pris.

HONORINE.

Ah ! si j'osais...

TOM.

Quoi ? parlez.

HONORINE.

Je vous prierais de m'en faire avoir queuques unes.

TOM.

Comment donc, avec beaucoup de plaisir... je n'ai rien à vous refuser... (Tendant la main.) Et du moment que vous paierez...

HONORINE.

Mais cela viendrait en à-compte.

TOM.

Oh ! ne mêlons rien, je vous prie... c'est une règle dont on ne s'écarte jamais dans les affaires, jamais !.. le prix d'achat à part, les actions également. (Ouvrant son portefeuille.) Tenez, j'ai là justement sur moi les dix dernières que je comptais me réserver, mais je vous en ferai le sacrifice.

HONORINE.

J'ai bien peu d'argent... les maîtres sont si regardans!..

TOM.

A qui le dites-vous!.. Combien avez-vous ?

HONORINE.

Deux cents francs.

TOM.

Juste ce qu'il faut, mes actions sont de vingt francs... comme c'est heureux, hein ? Allez donc chercher votre argent, et elles sont à vous.

HONORINE, s'élançant.

Tout de suite. (S'arrêtant soudain avec défiance.) Cependant...

TOM.

Balanceriez-vous ? Prenez que nous n'avons rien dit.

HONORINE.

Non, non, j'y cours.

(Elle disparaît un instant.)

TOM.

Apportez le sac aussi... n'oubliez pas le sac... Oh ! la bonne farce, et comme elle donne dedans.

HONORINE, revenant.

Voici.

TOM.

Il n'y a pas besoin de vérifier ?

HONORINE.

Oh! le compte y est bien.

TOM.

J'ai la plus grande confiance en vous. (Lui donnant les actions.) A votre tour... c'est de l'or en barres, votre fortune est faite... A demain!

HONORINE.

Ah! monsieur, combien je bénis votre visite.

TOM.

Laissez donc, à bien prendre ce serait plutôt moi.

Air : Le luth galant.

Non, je le dis, vous ne me devez rien,

J'opère ici pour notre commun bien.

Franchement, entre nous égale est la balance;

Dans leurs divers labeurs,

Ne sait-on pas qu'en France,

S'aidant mutuellement, industrie et finance

De tout temps furent sœurs?..

(Lui secouant fortement la main.)

Nous sommes tous deux sœurs! (Il s'éloigne rapidement.)

SCÈNE XVII.

HONORINE, seule.

Trois millions!.. trois millions!.. j'achèterai toutes les terres de cheux nous... je veux me donner toutes les aisances de la vie... d'abord, un tartan pour l'hiver... c'est bon genre... la charcutière d'en face en a un... ensuite, une robe couleur... couleur obélisse, et des socques... j'ai toujours eu envie d'une paire de socques.

Air : Je sais attacher des rubans.

J'aurai des maîtres d'agrémens,

Maître de chant, maître de danse;

J'apprendrai tous les instrumens;

Eh! que m'importe la dépense?..

Oui, pour recueillir maint bravo,

Je veux jouer de la s'rinette,

J' veux jouer aussi du piano,

J' veux jouer de la clarinette.

Oh! faut que je conte tout aux voisines... elles vont enrager, je dis ni peu ni trop, mais assez... courons! (Elle s'élançe, et se heurte contre Maria.)

SCÈNE XVIII.

HONORINE, MARIA.

MARIA, avec humeur.

Fais donc attention, Honorine.

HONORINE.

Ah! pardon... excuse, mamzelle Maria... si vous saviez... m'sieu votre père... dites-lui de chercher une autre bonne... quand on a trois millions...

MARIA.

Hein? que radotes-tu?..

HONORINE.

On ne peut pas déceimment faire la cuisine en robe de sole... aller au marché en carrosse... non, vrai! on ne le peut pas. (Elle se sauve.)

SCÈNE XIX.

MARIA, puis ARTHUR.

MARIA.

Qu'est-ce qu'il lui prend donc?.. Mais occupons-nous de nos propres affaires... j'ai guetté dans la rue, et je suis sûre que personne ne s'est encore présenté... maintenant, je puis disposer tout à mon aise de ce cabinet... on vient... c'est sans doute...

ARTHUR, en costume de vieille rentière ruinée, chapeau-monstre, cabas au bras, et rillard vert-pomme.

Salut, mon enfant, six fois salut !.. Vous êtes seule, bon ! nous pourrions causer... D'abord, j'aime beaucoup causer, surtout avec les gens qui peuvent me comprendre... vous me comprenez, n'est-ce pas ?.. dites donc que vous me comprenez.

MARIA.

Mais auparavant, madame...

ARTHUR.

Appelez-moi tout uniment baronne... le mot de madame m'agace, me crispe, me donne des attaques de nerfs ; il me rappelle l'état d'oppression dans lequel languit notre sexe... (Se carrant) Sexe charmant, sexe enchanteur, rempli de qualités, de graces... dites donc que je suis pleine de graces.

MARIA.

Bien certainement, baronne.

ARTHUR.

Baronne Palmyre de Volubilis, nom de mon dernier mari... j'ai eu quatorze maris, quatorze, tous plus méchants les uns que les autres... de vrais ânes rouges... (S'attendrissant.) Ah ! ils m'ont fait répandre bien des larmes... (Reprenant son ton ordinaire.) Mais le dernier passait la permission... un monstre qui me battait, ma chère... mais je le lui rendais bien, quand je pouvais... lui en ai-je fichu des danses, lui en ai-je fichu !... il ne m'a fait qu'un plaisir dans sa vie, celui de mourir... il est mort et enterré, Dieu veuille avoir son âme !..

MARIA.

Je ne vois pas...

ARTHUR.

Vous ne voyez pas, vous ne voyez pas, ah ! ma chère amie, que vous êtes impatiente... on ne peut pas comme ça tout de suite... voilà ce que c'est... êtes-vous comme moi ?... je suis courroucée, indignée, exaspérée contre les hommes... je ne veux plus me courber sous leur joug... le jour de la justice est arrivé... je me révolte, je m'insurge, je me révolutionne, et je ne suis pas la seule.

MARIA.

Vous n'êtes pas la seule !

ARTHUR.

On se lasse de tout, que diable !.. on ne peut pas toujours vivre comme ça... si toute fois ça s'appelle vivre... on a du cœur ou on n'en a pas... avez-vous du cœur ?

MARIA.

Mais oui.

ARTHUR,

Alors vous êtes digne de notre confiance... apprenez donc que nous sommes déjà vingt mille enrégimentées qui faisons l'exercice à feu et la charge en douze temps... avant peu il y aura une lutte entre nous et nos tyrans ; pour ma part, je veux en exterminer une masse, une grosse masse... ah ! ah ! messieurs, vous verrez beau jeu.

MARIA.

Il y aura bien des victimes.

ARTHUR.

Tant mieux, dix fois, cent fois tant mieux !.. nous le sommes depuis assez long-temps, nous, victimes ; car enfin, on nous refuse tout, on nous défend tout... ce n'est pourtant pas la parole qui nous manque... Dieu merci ! on en a de la parole... Quand on fait la guerre, nous consulte-t-on ?.. nous confie-t-on le moindre commandement ?.. ah bien ! oui, ils sont bien trop égoïstes pour ça... ils gardent tout pour eux, les coups de fusil, les coups de canon, les bras, les jambes de moins, et ils veulent que pendant ce temps-là, nous restions chez nous bien tranquillement, bien chaudement... ça n'a pas de nom, et rien que d'y penser, je sens mes nerfs qui travaillent... ô les gueux !

MARIA.

Calmez-vous, je vous en prie.

ARTHUR.

Me calmer, moi, jamais, au grand jamais !.. Mais vous-même, ne vous out-ils pas tournée en ridicule ?

C'est vrai.

MARIA.

ARTHUR.

Vous voyez donc bien que ce sont des gueux, de purs gueux... Dans quel corps voulez-vous servir ?

MARIA.

Dans quel corps ?

ARTHUR.

Nous avons des fantassines, des soldates du train, des dragonnes, des hussardes, des lancières, des canonnières, des carabinières, des cuirassières... pour entrer dans ce dernier corps, il faut savoir parfaitement sa langue, mais cela ne doit pas vous embarrasser... vous aurez un grand sabre, un grand cheval, de grands éperons... oh ! nous faisons les choses en grand.

MARIA.

Ah ! s'il ne fallait pas répandre de sang...

ARTHUR.

Laissez donc, peut-être pas une goutte... ils demanderont bien vite grâce, les capons... quelques coups de plat de sabre, de crosse de fusil, et puis nous pardonnerons... la femme aime tant à pardonner !.. la femme est un ange !.. dites donc que je suis un ange... vos plans et de braves soldates, et le succès est assuré !.. Il me tarde de battre la campagne... quel-que ministre, je m'en donnerai comme une simple troupière.

Air de Bonaparte à Brienne.

Oui, dès que le clairon sonne,
Dirigeant mon palefroi,
Et payant de ma personne,
Partout je sème l'effroi.
L'œil en feu, la mine altière,
Belle... belle de courroux,
Je jette mon cri de guerre :
La mort ou bien rendez-vous !
Quel bonheur ! (bis)
A chacun, moi, je fais peur !..

Quel bonheur ! etc.

MARIA.

Quelle ardeur !
Je ne sais pas, mais j'ai peur !..

ARTHUR.

Mais l'ennemi prend la fuite,
Mon bras est encor dispos,
Et je vole à sa poursuite :
Avec moi point de repos.
Eh ! mais, quoi, l'on me résiste...
On me tiendrait tête, oui dà ?..
Oh ! non, que l'on se désiste...
Allons, plus vite que ça !..
Quel bonheur !
A chacun, moi, je fais peur !..

ENSEMBLE.

Quel bonheur ! etc.

Quelle ardeur ! etc

(Sur la ritournelle de chaque couplet, Arthur fait diverses évolutions militaires et prend pour point de mire Maria, qui, peu rassurée, recule.)

ARTHUR.

Allons, c'est convenu, vous faites partie des nôtres ; nous sommes maintenant vingt mille une... Ah ! quel grade ?.. brigadière, fourrière, maré- chale des logis, adjudante, lieutenant, capitaine, grosse majeure, colo- nelle, générale ?

MARIA.

J'aimerais assez le grade de...

ARTHUR.

De brigadière, c'est dans ma poche gauche.

Non, de générale.

MARIA.

ARTHUR.

De générale, c'est dans ma poche droite... Prenez donc ce brevet, il est en bonne règle, mais ne l'ouvrez qu'au grand jour, au jour de la vengeance... que nul ne se doute de nos projets.

MARIA.

Oh ! je vous promets de n'en parler à personne.

ARTHUR.

Étudiez, travaillez, nous utiliserons tout ce qui sortira de votre cerveau... en attendant, je sors moi-même... (Lui tendant la main.) A bientôt, générale.

MARIA.

A bientôt, ministre.

ARTHUR.

Vous ferez une excellente grognarde... et quand viendra le signal...

Air de la Galoppe.

Vite aussitôt

Au galop,

Avec zèle

Vous élançant, ma belle,

Bien comme il faut,

Frappez tôt,

Frappez chaud,

En un mot, au galop ! (Reprise et sortie au galop.)

SCÈNE XX.

MARIA, puis CÉCILE.

MARIA.

On rendrait enfin à mes travaux la justice qui leur est dûe... oh ! c'est trop de bonheur, et j'ose à peine y croire.

CÉCILE, en entrant.

Depuis que ce secret est en ma possession, je ne puis tenir en place.

MARIA, courant à elle.

Ma chère Cécile, je t'en prie, oublions le passé... je suis si heureuse !..

CÉCILE.

Oh ! de bon cœur, car moi aussi j'eus des torts envers toi, mais je puis t'en dire maintenant la cause. Apprends donc...

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, HONORINE.

HONORINE.

Ont-elles bisqué !.. ont-elles bisqué !.. Je suis sûr que pour sa part, la fruitière en attrapera une fluxion de poitrine.

CÉCILE, à Maria.

Apprends donc que j'ai reçu ici, dans ce cabinet, une visite.

MARIA.

Moi aussi.

HONORINE.

Tiens, moi aussi, et une fameuse, encore.

CÉCILE, à Maria.

De qui ?

MARIA.

Oh ! c'est un secret, et je dois me taire... mais, toi ?

CÉCILE.

Oh ! il m'est bien défendu de parler.

HONORINE.

Ah bah ! laissez donc, nous ne sommes que des femmes, ça n'ira pas plus loin... tenez, je vas commencer... c'était un pro... comment qu'il disait ça ?.. ah ! un promeneur... oui, oui, je crois que c'est ça, un promeneur d'industrie, qu'a finalement des écus à remuer à la pelle... à vous, maintenant, voyons.

CÉCILE, regardant tout autour d'elle.
Eh bien ! moi... c'était... un ancien ambassadeur.

MARIA.

Moi, une ministre de la guerre.

HONORINE.

J'ai vendu mon chemin de fer.

CÉCILE.

J'irai en mission diplomatique.

MARIA.

Je suis nommée générale.

HONORINE.

Je suis pour trois millions dans la mer Rouge... hein? quelle chance!..

CÉCILE

Air de la ronde de Casimir.

Déjà par mon office,
S'accordent les états.

MARIA.

J'ordonne l'exercice,
A mes braves soldats!
Gauche! droite! arme au bras!

HONORINE.

Moi, dans mon équipage,
Je m' promène tous les jours;
Et je fais un tapage!
Cocher, allez toujours!..

ENSEMBLE.

Ah! vraiment,
C'est charmant; (bis)

A cette existence nouvelle,
Le plaisir est fidèle,
Le bonheur est constant,
Il n'est rien de plus amusant!

CÉCILE.

Fuyez, fuyez, triste devoir,
Pesantes chaînes,
Soucis et peines!..

MARIA.

Matin et soir,
Vous avez trop long-temps fait répandre nos larmes;
Désormais plus d'alarmes,
Tout à l'espoir!

ENSEMBLE.

Ah! vraiment, etc.

SCENE XXII,

LES MEMES, LÉON.

LÉON, s'arrêtant au fond.

Oh! mon Dieu! que de gâté ici! (A part.) Je viens moi-même de bien rire avec Arthur.

MARIA.

Ah! c'est toi, Léon.

CÉCILE.

Eh bien! cette partie.

LÉON.

Charmante, et vous regretterez de n'être pas venues.

CÉCILE.

Je ne crois pas.

LÉON.

Oh! que si.

HONORINE.

Oh! que non.

LÉON.

Ah! tu t'en mêles aussi, toi, Honorine?

HONORINE.

Dame! écoutez donc, si on a des raisons.

MARIA, à part.

J'ai la langue qui me démange.

CÉCILE, à part.

J'ai bien envie de lui prouver...

LÉON.

Eh bien! comme vous voilà devenues tout à coup sérieuses... y aurait-il encore quelque grande chose sur le tapis?

MARIA.

On aurait peut-être tort?

LÉON, avec ironie.

Oh! du tout, du tout; je suis persuadé maintenant de votre immense mérite, de vos profonds talents.

CÉCILE, à Maria.

Il nous raille.

MARIA.

Ah! je n'y tiens plus. (A Léon.) Si l'on vous disait, monsieur le moqueur, que l'on a en sa possession le brevet d'un grade supérieur, éminent?

CÉCILE.

Des instructions officielles.

LÉON.

Je demanderais à voir.

CÉCILE.

Quoi! vous doutez encore?

LÉON.

Je suis comme saint Thomas, je demande à voir.

MARIA, lui donnant son brevet.

Eh bien! lisez donc, incrédule.

CÉCILE, lui donnant ses instructions.

Lisez!

LÉON, lisant.

« M^{lle} Maria est nommée générale.... »

MARIA.

Que vous disait-on?

LÉON, poursuivant.

« Est nommée généralement la plus pédante de ses compagnes, mais » non la plus aimable. »

MARIA.

C'est impossible.

LÉON.

A votre tour, lisez. Quant à vous, ma chère sœur, avec la meilleure volonté de vous être agréable, il m'est impossible de rien découvrir sur ce papier, attendu qu'il est d'une entière blancheur... vous n'aurez pas de peine à bien suivre vos instructions.

CÉCILE.

Que dites-vous?

LÉON.

La vérité, voyez plutôt.

HONORINE.

Oh! mon Dieu! v'là le tremblement qui me prend... si moi aussi... (Présentant en tremblant ses actions à Léon.) M'sieu Léon...

LÉON.

Qu'est-ce que c'est que ça?

HONORINE.

Ça, c'est des... choses que j'ai achetées tantôt, et si vous voulez bien y jeter un coup d'œil...

LÉON.

Volontiers... à la bonne heure, ceci est plus utile.

HONORINE, respirant avec force.

Ah! vous me rassurez, j'en avais bon besoin.

LÉON.

Oui, oui, c'est plus solide... (Lisant un des papiers.) « Manière de faire la » gibelotte de lapin... » (Un autre.) « Manière de faire la gibelotte de... » (Un autre.) « Manière de... » Il paraît qu'il y a plusieurs manières de faire la gi-

belotte... ne perds pas ça, Honorine, ça pourra te servir ; tu n'as jamais été très forte sur ce méts-là.

HONORINE, stupéfaite.

Comment, j'aurais acheté pour deux cents francs de gibelotte!

LÉON.

Allons, vous avez été toutes les trois, le jouet de quelque plaisant.

MARIA et CÉCILE.

Qui donc se serait permis...

SCENE XXIII.

LES MEMES, ARTHUR, dans son premier costume.

ARTHUR.

Moi, mes cousines, Arthur Senneville.

MARIA et CÉCILE.

Arthur!

LÉON.

Lui-même.

ARTHUR.

Trois années de séparation ont fait que nulle de vous ne m'a reconnu, et je me suis vengé d'un accueil auquel je ne devais point m'attendre, convenez-en, maintenant que nous voilà quittes.

TOUTES DEUX.

Ah! mon cousin, c'est égal...

HONORINE, à part.

Ah! si je pouvais rattraper ma pauvre argent, mais je suis sûre que le gueusard est déjà bien loin.

ARTHUR.

Allons, je le vois, avec les dames, même quand elles ont les premiers torts, il faut s'avouer coupable... Il m'en coûterait trop d'être mal avec vous... Maria, soyez généreuse... (Bas.) Cécile, vous avez été la moins maltraitée... (Haut.) Vous connaissez les projets de votre père?

CÉCILE.

Je serai désormais la fille la plus soumise.

LÉON.

Maria, me ferez-vous attendre plus long-temps le jour de notre union?

MARIA, galement.

N'ai-je pas toujours imité ma cousine dans ses folies?

LÉON.

Notre mariage n'en sera pas une, je le jure.

SCENE XXIV.

LES MEMES, TOM, également dans son premier costume.

TOM.

M'sieu Arthur...

HONORINE, tressaillant.

Oh! mon Dieu! cette voix...

TOM.

J'ai tout remis en ordre.

HONORINE.

C'est bien lui... quel changement! mais c'est égal... (Lui sautant à la gorge.) Rends-moi mon argent, misérable, rends-moi mon argent!

TOM, se défendant.

Au secours! à la garde!

HONORINE.

Rends-moi mon argent, ou je t'étrangle!

ARTHUR et LÉON, cherchant à apaiser Honorine.

Voyons, Honorine...

HONORINE.

Mon argent, je veux mon argent!

TOM.

Oh! mon Dieu! on va vous le rendre... on n'a pas envie de le garder... tenez, le voilà.

HONORINE, s'emparant vivement du sac.

Le compte y est-il?

TOM.

Oui, oui, moins six sous pour un bouillon pris chez le gargotier du coin...
dame! vous me l'aviez refusé.

HONORINE.

C'était donc vous ?

TOM.

Sans doute... Vous en étiez, je crois, à votre douzième lieue... dites donc,
la bonne...

HONORINE.

Plait-il ?

TOM.

Vous avez joliment fait du chemin depuis.

HONORINE.

C'est bon, c'est bon, farceur... (Montrant son sac.) L'essentiel, c'est que...

CHOEUR.

Air de la Croix d'or.

Plus de folie,
De désir sot ;
Raison nous crie :
Chacun son lot.

MARIA, au public.

Air du Château perdu.

Jadis, messieurs, Molière, ce grand homme,
Du pédantisme esquissant le tableau,
Fit un chef-d'œuvre en tout lieu qu'on renomme ;
Comme toujours brillant fut son pinceau.

CÉCILE.

Suivant de loin, oh! de bien loin la trace,
Notre écrivain crut plaie et corriger.

MARIA.

S'il se trompa, daignez lui faire grace,

CÉCILE.

S'il réussit, daignez l'encourager.

REPRISE.

Plus de folie, etc.

FIN.